

RAINER MARIA RILKE

*Élégies de Duino*

Traduit de l'allemand par  
RAINER BIEMEL  
(JEAN ROUNAULT)

Suivi d'une lettre de l'auteur adressée  
à WITOLD VON HULEWICZ

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022

TITRE ORIGINAL

*Duineser Elegien*

Ce recueil a paru pour la première fois chez Insel Verlag à Leipzig, en 1923. La présente traduction a été publiée par Georges Fall aux éditions Georges Falaize à Paris, en 1949.

Nous la faisons suivre par un large extrait d'une lettre de Rainer Maria Rilke à son traducteur polonais, Witold von Hulewicz, datée du 13 novembre 1925, in *Œuvres III Correspondance* (édition établie et annotée par Philippe Jaccottet), Rainer Maria Rilke, © Éditions du Seuil, 1976, pour la traduction française.

En couverture : Victor Hugo, *Le Phare des Casquets*, 1866. Plume et lavis d'encre brune.

© Éditions Allia, Paris, 2015, 2022, pour la présente édition.

*Je dédie cette traduction  
au Prince Raymond de la Tour et Taxis*

R. B.



## NOTE DU TRADUCTEUR

*VOICI un poème terrible, né de l'angoisse qu'éprouve l'homme de notre temps. Jamais l'aventure poétique n'a poussé aussi loin sa recherche; l'humaine condition y est mise à nue. Dès les premiers vers s'élève cette interrogation: "Qui donc pourrait venir à notre secours? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies."*

*Pendant des millénaires, l'homme a essayé de chasser la peur pour s'établir dans un monde de tout repos. Il n'a accepté que ce qu'il pouvait interpréter clairement. Dieu, l'amour, la mort, ces ouvertures sur la réalité, l'homme a usé le meilleur de ses forces à les ignorer. En agissant de la sorte, il croyait pouvoir se confectionner ce destin passe-partout qui est l'idéal des technocrates modernes. Mais, derrière l'aimable sourire des illusions, le poète est assailli par toutes les forces de la nature et la beauté elle-même lui apparaît comme la porte de l'angoisse, "ce premier degré du terrible que nous supportons tout juste parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire".*

*Au vrai, les *Élégies de Duino* ne sont que le résultat de l'expérience existentielle du poète. Ses*

*angoisses ont été ses seules richesses. Il nous les livre dans une sorte d'improvisation extraordinaire. Les découvertes d'une vie sont orchestrées dans un rythme parfois chaotique. Plus d'une fois Rainer Maria Rilke a confessé sa pauvreté et sa faiblesse. Rien ne lui eût été plus étranger que de vouloir surmonter ses propres impuissances dans la recherche d'une expression parfaite. Tout au contraire, il repoussait cette tentation du style comme un péché contre la vérité, comme une de ces illusions dont les hommes aiment à se nourrir. De même qu'il a voulu recevoir sa mort avec toutes ses souffrances physiques en refusant tous les narcotiques que les médecins lui offraient, de même il a voulu exprimer ses découvertes dans leur force première en acceptant d'avance tous les risques d'une telle entreprise.*

*De là les obscurités de certains passages des Élégies de Duino. En guise de commentaire, il faudrait relire tous les livres de Rilke et surtout toutes ses lettres. Mais il suffit également, pour comprendre peu à peu le poète, de s'abandonner à son chant qui telle la musique "nous saisit, nous console et nous maintient".*

R.B.

## LA PREMIÈRE ÉLÉGIE

QUI donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges? Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son cœur, je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte que la mienne. Car le beau n'est que la porte de l'angoisse, ce seuil dont nous approchons tout juste, et, nous l'admirons tant parce que, dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire.

Tout ange est d'angoisse.

Je me contiens donc et je ravale le cri de mon obscur sanglot.

Ah, qui pourrait venir à notre secours? Ni les anges ni les hommes. Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère chez nous en ce monde des clartés définies. Peut-être nous restera-t-il quelque arbre sur la pente que nous puissions revoir tous les jours. Il nous reste la route d'hier et la fidélité d'une habitude que nous avons choyée pour qu'elle se plaise chez nous et ne nous quitte plus.

Oh! et la nuit, la nuit quand le vent lourd de l'espace cosmique ronge notre regard. À qui ne resterait-elle pas cette nuit toujours désirée? Doucement décevante, elle est l'épreuve à

laquelle nul cœur n'échappe. Est-elle plus légère aux amants? Hélas, l'un à l'autre, ils se cachent seulement leur destin. Ne le sais-tu pas *encore*?

Confie le vide de tes bras aux espaces que nous respirons. Les oiseaux, dans les arcanes de leur vol, sentiront peut-être les airs élargis.

Oui, les printemps avaient besoin de toi. Tant d'étoiles t'invitaient à les découvrir. Du fond de ta mémoire, une vague accourait vers toi, ou bien, quand tu passais devant une fenêtre ouverte, le chant d'un violon t'appelait. Tout cela était mission pour toi. Mais as-tu su l'accomplir? N'étais-tu pas toujours distrait par l'attente comme si toute chose t'annonçait une bien-aimée? (Où voudrais-tu l'abriter puisque grandes, étranges, les pensées entrent et sortent sans cesse chez toi et souvent demeurent pour la nuit.)

Mais si tu es plein de désir, chante la louange de celles qui aiment; leur glorieux sentiment est loin d'être assez immortel. Tu les envies presque ces délaissées que tu as trouvées bien plus riches d'amour que celles qui étaient comblées. Redis toujours la louange, jamais atteinte. Songe: le héros se suffit, sa chute même n'est pour lui qu'un prétexte d'être,



– sa dernière naissance. Mais, les amantes, la nature épuisée les reprend en son sein comme s'il n'y avait point en elle assez de force pour accomplir deux fois une telle performance. As-tu assez songé à Gaspara Stampa afin que toute jeune fille, abandonnée par son bien-aimé, mais grandie par l'émulation, puisse s'écrier : Que ne suis-je comme elle ! Ces douleurs antiques ne vont-elles pas enfin devenir plus fécondes ? N'est-il pas temps de nous libérer de l'être aimé en l'aimant et de le dépasser, en vibrant, comme la flèche quittant la corde pour devenir, serrée dans le jet, *plus* qu'elle-même. Car il n'est de demeure nulle part.

Des voix, des voix. Écoute, ô mon cœur, comme autrefois seuls les saints savaient écouter : l'appel immense les soulevait du sol, mais eux, à genoux, les impossibles, n'y prêtaient point attention. C'est ainsi qu'ils écoutaient. Non que tu puisses supporter la voix de Dieu, loin de là. Mais capte le souffle, le message jamais interrompu qui naît du silence.

Voici maintenant venir à toi la rumeur de ceux qui sont morts trop jeunes. Partout où tu entrais dans les églises de Rome ou de Naples, leur destin calmement t'observait, ou une inscription s'imposait à toi, sublime, comme

naguère ce marbre à Santa Maria Formosa. Ce qu'ils me veulent ? J'ai à effacer doucement l'apparence d'injustice qui parfois trouble un peu la pure démarche de leur esprit.

Certes, il est étrange de ne plus habiter la terre, de ne plus exercer des usages à peine appris, de ne plus accorder aux roses et à tant d'autres choses, pleines de leurs propres promesses, le sens d'un avenir humain ; de ne plus être ce que l'on fut dans des mains infiniment craintives et de délaisser son nom même comme un jouet cassé. Il est étrange de ne plus désirer ses désirs, étrange de voir voler, dispersées dans l'espace, toutes ces choses qui étaient jointes. Il est difficile de vivre dans la mort. Il faut retrouver beaucoup de choses perdues avant de sentir, peu à peu, quelque éternité. Mais les vivants font tous l'erreur de trop distinguer. Les anges, dit-on, ne sauraient souvent pas s'ils se meuvent parmi des vivants ou des morts. Le courant éternel charrie tous les âges à travers les deux royaumes et de sa grande voix couvre leur rumeur chez les vivants et chez les morts.

Après tout, plus n'ont besoin de nous ceux qui sont morts trop jeunes. Ils perdent doucement le goût de la sève terrestre comme,

en grandissant, on oublie le sein de sa mère. Mais nous qui avons tant besoin de grands secrets, nous, chez qui si souvent un progrès bienheureux naît d'un deuil, comment serions-nous sans eux ?

Serait-ce une vaine légende qu'autrefois dans la complainte pour Linos la première vague de musique transperça la rigidité stérile, et que dans l'espace épouvanté, qu'un adolescent presque divin venait de quitter à jamais, le vide se mit à vibrer de ce mouvement qui, aujourd'hui, nous saisit, nous console et nous maintient.



## LA DEUXIÈME ÉLÉGIE

TOUT ange est d'angoisse. Oiseaux presque mortels de mon âme, malheur à moi, qui vous invoque en sachant qui vous êtes. Où sont les jours de Tobie? Alors l'un des plus resplendissants d'entre vous, debout devant la porte toute simple de la maison, à peine travesti pour le voyage, cessait déjà d'être effroyable. (Adolescent simplement pour cet autre adolescent au regard curieux.) Mais aujourd'hui si l'archange, le dangereux, par-delà les étoiles, descendait vers nous d'un seul pas, notre propre cœur en s'élançant vers lui de son battement nous anéantirait. Qui êtes-vous?

Vous, accomplis si tôt, vous les enfants gâtés de la création, chaînes aux neiges d'éternité, crêtes de l'aurore de toute création, pollen de la divinité en fleur, articulations de la lumière, galeries, escaliers, trônes, espaces nés de l'être, boucliers de délices, tumultes d'extases orageuses et, soudain, vous voici, seuls, miroirs: votre propre beauté répandue, vous la repuisez pour la rendre à votre visage.

Pour nous, sentir c'est nous volatiliser. Hélas, dans le souffle même nous nous perdons et

d'un brasier à l'autre notre essence s'affaiblit. Quelqu'un nous dit bien alors : Tu pénètres dans mon sang. Cette chambre, ce printemps s'emplissent de toi... En vain, il ne saurait nous retenir, et nous nous dissolvons en lui et avec lui. Mais ceux qui portent la beauté, qui les retiendra ? Sans cesse des rayons s'éveillent dans leur regard et s'en vont. Ce qui est nôtre se détache de nous comme au matin la rosée quitte l'herbe, comme la chaleur s'élève d'un mets bouillant. Ô sourire, où vas-tu ? Ô regard qui se lève : cette onde du cœur si neuve, si chaude qui s'enfuit. Malheur à moi, nous *sommes* pourtant.

L'espace cosmique dans lequel nous nous dissolvons est-il imprégné de nous ? Est-il vrai que les anges ne reprennent que leurs propres essences enfuies, ou bien parfois un peu de nous-même ne se trouve-t-il pas mêlé comme par mégarde à leurs traits comme le vague du visage des femmes enceintes. Ils ne s'en aperçoivent pas dans le tourbillon de leur retour sur eux-mêmes. (Comment s'en apercevraient-ils ?)

Les amants, s'ils savaient, quelles choses étranges pourraient-ils dire dans l'air nocturne ! Il semble que tout conspire à nous dissimuler.

Vois, les arbres sont, les maisons que nous habitons restent. Nous seuls glissons devant toute chose comme un courant aérien. Et tout s'accorde pour nous couvrir de silence soit par honte, soit comme un indicible espoir.

Amants, vous qui vous accomplissez l'un dans l'autre, c'est à vous que je demande ce que nous sommes. Vous vous saisissez. Avez-vous des preuves? Voyez, il arrive que mes mains se joignent ou qu'elles recueillent mon regard usé pour l'abriter. Cela me donne un peu conscience de moi-même. Mais qui oserait trouver en si peu la force d'être? Or, vous qui grandissez dans l'extase de l'autre jusqu'à ce que vaincu il implore : *assez* ; vous qui, sous vos mains, devenez plus riches, comme les grappes sous le soleil, vous qui vous abandonnez souvent parce que l'autre vous domine entièrement, c'est à vous que je demande ce que nous sommes. Je le sais, il n'y a tant de bonheur dans vos transports que parce que la caresse vous préserve, parce que la source que cache votre tendresse ne disparaît pas : en elle vous pressentez la pure durée. Car vous vous promettez l'éternité presque dès l'étreinte. Mais après avoir surmonté la frayeur des premiers regards et l'attente près de la fenêtre,

les premiers pas faits ensemble, cette *unique* traversée du jardin : amants, *est-ce* encore vous ? Quand vous vous portez à la bouche l'un de l'autre et que vous vous buvez oh ! qu'étrangement le buveur s'évade de son acte.

La prudence du geste humain sur les stèles attiques ne vous a-t-elle jamais étonnés ? L'amoureux et l'adieu n'étaient-ils passés légèrement posés sur ces épaules qu'ils semblaient faits d'une autre étoffe que chez nous ? Songez aux mains qui reposent sans poids alors que les torsos se gonflent de puissance. Ces hommes si maîtres d'eux-mêmes savaient : nous sommes cela et rien d'autre, il nous appartient de nous toucher ainsi ; les dieux nous pressent plus fort, mais c'est là leur affaire.

Ah, puissions-nous trouver, nous aussi, un sentier à nous, humain et pur et qui nous porte ; entre le fleuve et le roc, une bande de terre féconde qui serait nôtre. Car notre cœur nous dépasse toujours, comme celui de ces anciens. Mais il ne nous est plus donné comme à eux de le suivre de notre regard dans des images qui l'apaisent ni dans des corps divins où, grandissant, il se modère.